

À Pierre, pour Juliette, Virginie et Geneviève

Danielle Fournier

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fournier, D. (2008). À Pierre, pour Juliette, Virginie et Geneviève. *Spirale*, (219), 10-10.

À Pierre, pour Juliette, Virginie et Geneviève par Danielle Fournier

Je te parle, Pierre, sur la côte, derrière la maison, en face de chez toi. Dans nos terres. Je suis allée jusqu'à l'érablière marcher dans les feuilles pour te parler, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse. Comme d'habitude, tu m'as écoutée. Toi, Pierre, Roméo pour ta et notre Juliette, lors de nos soupers dansants, et dans la vie de tous les jours, elle, son regard noyé d'amour pour toi, ou encore, toi, déguisé en hippie des années 1960, chaussé de tennis de deux couleurs différentes à l'Halloween. Toi, Pierre, au bord du fleuve, les yeux dans les roses sauvages, les tiennes et celles de Ferron. Toi, Pierre, à table, où tes propos drôles correspondent aux propos savants et cultivés de l'homme raffiné que tu es. Ou encore, toi, Pierre, celui qui a su donner à tes filles l'amour des mots, des lettres de l'alphabet, des lettres des langues.

Pierre, toi, ce Pierre-là, qui a su m'accueillir et me faire confiance, ce Pierre, profondément humain, capable de bienveillance. Ce Pierre des cahiers Clairefontaine, à l'écriture serrée, à ton emploi du temps chargé de premières, mais aussi de cours, de réunions et de fêtes, puisque souvent, même si les réunions ne tournaient peut-être pas toujours à la fête, on savait que la fête allait bel et bien avoir lieu quelques heures plus tard. Toi, Pierre, à Paris ou à Udine à transmettre tes passions: le théâtre et la littérature, et à Innsbruck où tous les deux, pour

les besoins de la cause, nous avons discuté longuement de la langue au Québec, en anglais!

Et encore toi, Pierre, tellement discret que pour savoir, il fallait attendre. Et, encore attendre. Parfois, si tu te risquais à parler, quelques mots seulement te disaient, comme une chaise berçante sur une véranda, ou une fête (encore une autre...) où, entre deux verres et trois danses, quatre rires et une cabane à sucre, un petit mot comme une bise. Je sors de la forêt, le soir tombe tôt en novembre et là, à droite, le coucher du soleil. Nous parlons tous les deux. Je siffle pour éloigner les ours et rappeler les chiens. Je suis triste. Tu es là. Tu marches enfin libéré de tes souffrances, tu plaisantes. Je pense que tu restes là pour chacun de nous.

Alors toi, Pierre, entre nous, le fleuve, ce seul fleuve, et nos écritures et les verbes qu'on décline à l'indicatif: heureusement qu'on s'a, heureusement qu'on s'aura. Tant pis pour les grammairiens et les correcteurs, on se comprend, on se le répète et, ne peut-on pas avoir le droit de faire une petite entorse au français que tu maîtrises parfaitement, l'erreur est humaine comme tout le monde sait? ce néologisme grammatical, ça pourrait être le début d'un poème qu'on écrirait chacun de notre côté du fleuve. Ou'en penses-tu? Car pour la pensée, la réflexion, tu as donné et tu donnes encore.

Bon, Pierre, excuse-moi, j'allais écrire à la pre-

mière personne du singulier. C'est à la première personne du pluriel qu'il me faut continuer: nous avons ramassé de l'écorce de bouleau, des feuilles de fougères, des branches et des cocottes de mélèze. Saviez-vous que le mélèze faisait des cocottes? Et, puis nous avons pris aux arbres des branches de pin, de cèdre. Par terre, des feuilles de chêne. J'ai mis notre butin à sécher dans le dictionnaire Robert et entre les pages de la revue *Spirale* (Dieu sait pourquoi!) pendant que toi tu allais retrouver ta seule et unique Juliette, ta Virginie et ta Geneviève qui t'attendaient pour souper, après l'apéritif bien entendu.

Pour aujourd'hui, Pierre, il me reste à te dire, qu'au printemps, je planterai pour toi un chêne qui portera ton nom. Le chêne Pierre. Aussi, te dire que notre grande complice et amie autrichienne Ursula Moser se joint à moi pour te répéter notre indéfectible affection et que chez elle, la semaine prochaine, je te dédierai le cours sur la littérature québécoise ainsi que les *lectures*. Te souviens-tu de celle qu'on y avait faite ensemble alors que tu enseignais là-bas? On l'avait bien faite et en français, non?

Quant à notre petit butin, je le donne à qui tu sais puisque heureusement qu'on s'a et qu'on s'aura. ☺

Ste-Anne-de-la-Pérade,
les 10 et 11 novembre 2007

L'irremplaçable ami par Marco Micone

Cher Pierre, tu étais de ces personnes qu'on croit connaître depuis toujours tellement la complicité et le bonheur d'être ensemble étaient grands. Je me demande parfois ce qu'aurait été ma vie si nous étions devenus amis pendant l'année que nous avons passée à McGill, il y a si longtemps. Tu aurais sûrement fait de moi un fervent ferronien, mais je sais aussi, maintenant, que personne d'autre que toi n'aurait pu à la fois me rassurer dans des moments de doute et me faire comprendre l'importance de celui-ci lorsque la certitude sert d'armure à l'esprit.

Il a fallu que je lise, dans *Spirale*, une magnifique recension du *Figuier enchanté* pour que je reprenne contact avec toi, après t'avoir perdu de vue pendant de longues années. J'ai redécouvert alors ta fine sensibilité, la beauté de ton écriture, la complexité de ta pensée et ta vision du Québec qui était aussi la mienne.

Si l'amitié est une présence qui apaise et aide à vivre, la tienne ressemblait en plus, tout au long de ces quinze dernières années, à l'affection qu'on a pour un frère, à l'admiration qu'on voue à un mentor, au bonheur de savoir qu'on ne sera plus jamais seul.

Mon cher et irremplaçable ami, maintenant que tu n'es plus là, comment renoncer à ces soirées où, avec Juliette et Ginette, nous nous amusions comme des enfants, comment renoncer au plaisir que nous avions à aller au théâtre ensemble, à venir vous voir à Saint-Denis de Kamouraska, cet endroit à ton image qui traduisait si bien ton calme et ta sérénité?

J'ai la nostalgie de tous ces beaux moments passés ensemble, mais surtout de ces longues matinées que nous passions autour d'un café et que je n'aurais manquées pour rien au monde. Désormais, je devrai me contenter du souvenir de ta présence toujours si chaleureuse et attentionnée, et de celui

de ta grande modestie qui ne réussissait pas toujours à me faire oublier ta vive intelligence et ton immense culture.

Merci, cher Pierre, pour toutes ces années de soutien, de plaisir et d'affection. Merci aussi de m'avoir attendu lors de notre dernier rendez-vous. Pour une fois, je suis arrivé à l'heure prévue. Tu savais que je viendrais. Je devais prendre la relève de Sherry. L'équipe médicale t'attendait. Mais tu en avais assez de souffrir. À mon arrivée, tu respirais à peine. Je ne comprenais pas. Je devais t'accompagner à ton traitement. Mais tes yeux étaient éteints et ton corps déjà inerte. Pour la première fois, tu ne m'as pas accueilli en ouvrant tes bras et en m'embrassant. Nous nous étions pourtant promis de fêter Noël ensemble... de fêter ta guérison. Je t'ai pris la main, je t'ai appelé, tu as reconnu ma voix et j'ai vu que ton visage s'est illuminé pour la dernière fois. ☺